

Remarque : Ce document est une synthèse, qui ne remplace pas la série de constats présentés sur www.lesnouvellesdufutur.fr. Celle-ci s'arrête à un état des lieux, ses conséquences prévisibles sont disponibles sur le site, Partie 5 et suivantes.

Charles Daraya, Paris, juin 2014.



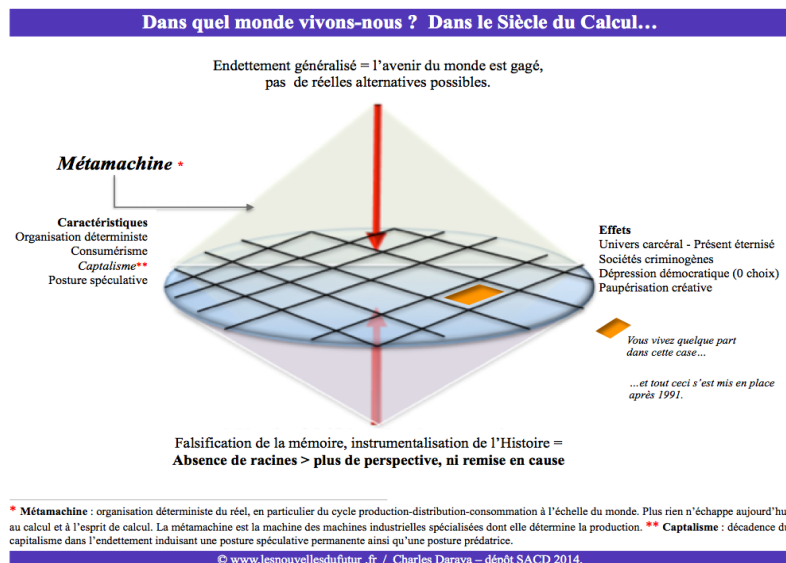
Le Siècle du Calcul – Aperçu

Le Siècle du Calcul est une analyse de l'état et des perspectives du monde contemporain, qui est disponible in extenso sur www.lesnouvellesdufutur.fr. Celle-ci est fondée sur un large spectre de questions sociopolitiques, car chercher à comprendre la complexité de ce temps impose d'articuler des problématiques diverses, qui semblent distinctes au premier abord. Le pivot de cette analyse est néanmoins la réalité la plus massive et la plus spécifique de cette époque : la machine.

La machine, sous toutes ses formes et dans chacune de ses applications, distingue en effet l'époque moderne des précédentes. Depuis XVIII^e siècle, celle-ci a entièrement produit le monde où nous vivons, comme elle en constitue l'infrastructure fondamentale. Aujourd'hui, nous sommes entourés d'appareils qui servent à tout, y compris à générer l'énergie et les procédures qui les animent.

En décortiquant les caractéristiques de cet univers artificiel, on peut saisir 1) la nature et les règles du monde qu'elles ont généré 2) l'enjeu réel de l'époque actuelle 3) ses perspectives prévisibles, si rien n'est fait). Des perspectives qu'on peut, ici, résumer à une proposition principale : *l'avenir du monde a été volé*.

Et ce qu'on également résumer d'une manière géométrique :



1. La mécanisation du monde

- La machine a toujours déshumanisé ses opérateurs humains. Avant qu'elle ne les remplace ou les assiste, ceux-ci détiennent des savoir-faire riches et complexes, que leurs cultures ont parfois mis des milliers d'années à élaborer. Après, ces savoir-faire sont mécanisés, et leurs détenteurs originels se retrouvent asservis aux procédures répétitives, pauvres, et abrutissantes des appareils industriels. En même temps qu'ils sont dépossédés de savoirs séculaires, qui sont en définitive de nature artistique : toute production humaine procède, en premier lieu, d'une création originale.
- Les classes productives Européennes ont été les premières à payer le prix fort de cette industrialisation, dès le milieu du XVIII^e siècle. Cependant, longtemps et jusqu'à certain point, elles y ont également gagné en confort et en niveau de vie, même si ce fut au prix de luttes syndicales souvent sanglantes. Par ailleurs, à un niveau social cette fois, la machine a apporté d'immenses progrès socio-économiques. Sans elle, il n'y avait aucune possibilité de sociétés d'abondances, industrielles à la fin du XIX^e siècle, et puis consuméristes après le premier tiers du XX^e siècle.
- Aujourd'hui néanmoins, l'omniprésence de la machine déshumanise tous les corps sociaux, ainsi que l'ensemble de nos sociétés, moyennant en particulier ce qu'on appelle les nouvelles technologies.
Nous vivons dans un monde articulé sur milliards d'appareils, d'interfaces, et de procédures automatiques. Ceux-ci engendrent un monde mécanisé, autant que dématérialisé, dont la présence humaine se retire.

Les médiations multidimensionnelles qui caractérisent cet univers nous séparent les uns des autres, en affectant de ce fait notre humanité. Nos échanges, nos comportements, nos modes d'expressions et d'existences sont en effet appauvris par ces dispositifs et leurs procédures, au sein desquels nous évoluons, au propre et au figuré, sans même le réaliser le plus souvent. Le rapport à l'Autre y est pourtant déréalisé, pour ne pas dire aboli, et peu à peu, c'est notre représentation du réel sensible qui y est rendue de plus en plus abstraite.

Sous ces rapports, l'espérance d'un « Village Global », née dans les années 60, n'a jamais eu de consistance réelle.

- Cette omniprésence n'est pas fortuite. Elle est l'expression achevée d'un monde organisé comme une *métamachine*. C'est-à-dire un dispositif machinal qui articule à un niveau plus abstrait (« méta ») et de manière déterministe les différentes sphères du monde (production, distribution, médiatisation, consommation), là où travaillent des machines industrielles spécialisées.

Cette métamachine, est la *machine des machines industrielles spécialisées*, comme elle constitue le monde qui nous contient. C'est un appareillage d'un niveau supérieur, qui est au service d'un seul projet, consommer. Celui-ci oblige à organiser la répétition permanente et le maintien constant d'un cycle de production-consommation de biens manufacturés. Des produits dont l'obsolescence fut artificiellement programmée pour ce faire, et ceci depuis le début du XX^e siècle.

S'il en avait été autrement, tous les outils industriels auraient été tôt ou tard condamnés, faute de renouvellement assez fréquent de leurs clientèles.

La métamachine a donc été mise en place au service du consumérisme, en réponse à cette problématique. Déployée au cours du siècle dernier, son histoire est celle d'une incarnation totalisante, si bien que son emprise sur le réel a été toujours plus écrasante.

2. Le Siècle du Calcul.

- L'incarnation de la métamachine a été réalisée moyennant les révolutions informatiques des années 60-80 et plus récemment, celle des technologies de l'information, après 1990, qui ont considérablement renforcé son emprise sur le monde.

Ce sont ces technologies qui ont opéré l'articulation rigide et la synchronisation étroite de toutes les machines spécialisées opérant dans les différentes sphères du monde (secteurs, métiers, usines, compétences), indépendamment de leurs localisations géographiques.

Jusqu'au milieu du XX^e siècle, celles-ci interagissaient surtout au travers de médiations humaines, ou moyennant des machines animées humainement (télégraphe, téléphone). Ces intermédiations étaient par conséquent plus relationnelles et sensibles, alors qu'elles sont aujourd'hui largement automatisées, c'est-à-dire mécaniques et calculées : la mécanisation du monde est à la racine de sa déshumanisation.

- Au sein de cette métamachine, tout est structurellement mesurable, et mesuré en permanence avec toujours plus de finesse. Que ces calculs passent par le décompte des actes de chacun, des comptabilités, des sondages (inventés à la fin des années 30), des études, des surveillances, ou des analyses *ad hoc* sur des échéances plus ou moins longues, menées par des armées d'analystes de toutes compétences.

Nous sommes entrés dans le SIÈCLE DU CALCUL au sens propre, mais également au sens figuré : plus rien n'échappe à l'esprit du calcul, qui est par excellence celui de la machine.

L'évidence de cette évolution est les systèmes informatiques de surveillances et de contrôles qui, au cours des deux dernières décennies, ont été surajoutés la métamachine organisant déjà de manière déterministe nos sociétés depuis un demi-siècle. Ces dispositifs discrets et puissants permettent d'en retracer précisément les activités dans toutes leurs dimensions. Ce qui sert autant à les piloter qu'à les contrôler plus ou moins discrètement.

Dans le monde, les programmes Échelon/Prism de la NSA (National Security Agency, USA), en sont l'illustration récente, maintenant banale. Aucun pays développé n'est exempt de ces machineries, qui constituent en termes rigoureux une *méta* métamachine : un système de contrôle d'un appareil qui avait déjà progressivement assuré l'organisation, le pilotage et la supervision du réel sur un registre mécanique.

Il est bien clair que la métamachine se heurte à des limites de calculabilité du monde, ou que des imprévus se produisent (cf. ci-après). Néanmoins, le sens de notre Histoire est celui d'un calcul et d'un contrôle de plus en plus étroit du monde où nous sommes, y compris en recourant par ailleurs à une série de mesures sociopolitiques restrictives des libertés, dont l'effet général est d'accroître la fiabilité des calculs de la métamachine.

Moins il existe de libertés individuelles dans tous les domaines, plus les faits et gestes de tout et tous peuvent être, globalement, anticipés. C'est un effet de système ; celui de la mécanisation achevée du monde, moyennant le maillage et l'articulation des appareils qui le façonnent.

- Par construction et vocation, la métamachine où nous vivons quadrille nos sociétés toujours plus finement. Elle assure étroitement leurs gestions et surveillances, quoiqu'on s'acharne à établir des lois et règlements pour garantir les libertés publiques et individuelles.

L'expérience montre, en effet, que celles-ci sont rognées chaque année davantage. Ce qui n'est, encore, qu'un effet de système : l'outil existe, il a été conçu pour servir.

Alors, plus l'époque se durcit et exige du contrôle social, plus cet outil est appelé à servir efficacement, car il est aussi dans la vocation d'un appareillage d'améliorer ses performances. La conséquence obligée d'un monde mécanisé est d'être hautement prévisible autant que contrôlé, car on ne connaît pas de machine que le temps ne rende pas plus efficace...

- La métamachine est-elle pour autant parfaite ? *Autant que possible.* D'abord, elle subit des accidents issus d'aléas extérieurs à elle-même qu'elle ne sait pas calculer. La Nature et les interactions du réel sont, pour l'instant encore, trop complexes ou instables pour que les mathématisations des machines puissent véritablement en venir à bout et, par conséquent, prétendre à en acquérir le contrôle absolu.

Ensuite, la complexité technique de la métamachine induit son instabilité interne.

Sa complication croissante engendre en effet ses failles potentielles, qui sont en proportions directes de la sophistication des systèmes qu'elle met en œuvre, comme de leurs imbrications. La relation est géométrique : plus des machines, des dispositifs et des procédures sont interconnectés, plus l'occurrence de failles progresse rapidement.

Et l'amplitude de leurs conséquences est aussi fonction de l'intensité d'interconnexion de ces systèmes. La crise des *subprimes* américains (2007), les accidents nucléaires de Tchernobyl (1991) ou de Fukushima (2011) ont tout résumé des limites d'un monde calculé. Quant à la possibilité de voir disparaître ces risques, elle est nulle, puisque ceux-ci sont générés par la complexité même de la métamachine.

- Engendrée historiquement par l'Occident, la métamachine a été déployée à l'échelle du monde après 1991, année de l'effondrement de l'URSS. Dans la foulée de la chute du Mur de Berlin (1989) et de la défaite de l'Empire Soviétique en Afghanistan (1989), deux événements qui avaient commencé d'effondrer le monde communiste, comme sa capacité à résister à la métamachine.

La tentation communiste, née en 1917 en URSS, avait jusque-là constitué un risque potentiel pour tous les pouvoirs occidentaux. Jusqu'en 1991, celle-ci fit donc obstacle aux progrès du consumérisme et à ceux de son appareil calculateur sur tous les plans : géographiques, politiques, idéologiques, et surtout moraux (la morale de l'action publique, comme celle de ses acteurs fut alors bien plus exigeante, sur la place publique au moins...). Bien que le communisme ne fût jamais qu'un totalitarisme déshumanisant d'une autre manière, mais à la surface des choses, il promettait tout le contraire.

Ce qui, en soi, constituait un aiguillon de premier ordre pour favoriser ou forcer le respect d'équilibres socio-économiques, contre les intérêts du capital. Il y eut, dans ce pays, une époque où des manifestations massives provoquaient illico des changements de politiques...un fait plus rare aujourd'hui.

1991 est donc l'année de la véritable césure entre l'époque actuelle, le SIÈCLE DU CALCUL et les temps modernes. À cet égard, prétendre que le XXI^e siècle serait né dans les attentats du 11 septembre 2001 est une erreur. Ou bien, cela procède d'une vision intéressée de l'Histoire, qui se trouve en Europe souvent américano-centrée depuis l'Après-guerre.

Il reste que les attentats de 2001 ne sont que la conséquence d'événements liés à la chute de l'URSS en Afghanistan (1989), et c'est la déchéance de cet empire dans le cataclysme de Tchernobyl (1991) qui fit basculer le monde dans le SIÈCLE DU CALCUL. Une période historique qui succède aux Temps modernes, nés trois siècles plus tôt dans les révolutions industrielles et financières que les pays occidentaux engagèrent entre 1690 et 1750, et qui sont à l'origine de la mécanisation du monde.

- **On objectera que l'existence d'un métamachine** peut-être contestée car au niveau mondial comme régional (pays, unions diverses, etc.), il existe encore une série de médiations politiques et juridiques, dont les nations constituent l'archétype, qui ne permettent pas à la métamachine d'exister *en tant que telle*.

L'argument est en partie exact, mais en partie seulement, de moins en moins en réalité... plusieurs contre-arguments peuvent lui être en revanche opposés.

Le SIÈCLE DU CALCUL s'intéresse au mouvement général du monde contemporain, et non pas aux détails de ses caractéristiques à l'instant T.

L'objection en question aurait pu être formulée dans les années 1960, 1970, 1980, 1990, 2000...

L'Histoire a montré que chaque décennie a, au contraire, apporté la manifestation de l'intégration croissante du monde dans tous les domaines, moyennant ses systèmes et ses structures. De même que cette dernière a apporté la preuve de l'uniformisation accélérée du monde où nous sommes.

Il existe ensuite diverses organisations privées et publiques dont les opérations quotidiennes outrepassent largement les frontières historiques des Nations et les influencent (typiquement, des banques centrales).

Il existe, également, des organisations techniques, politiques, économiques, etc., d'envergure mondiale dont la raison d'être n'est, précisément, que de gérer la métamachine à cet échelon supérieur, ou d'en déterminer les orientations centrales.

Ceci ne signifie pas qu'il n'existe pas, en même temps et en sens contraire, des forces opposées à l'intégration croissante de la métamachine. Qu'il s'agisse de spécificités politiques ou socioéconomiques. Il n'en reste pas moins que celles-ci sont, en pratique, de moins en moins vivaces, structurantes. Si bien que leurs influences deviennent de plus en plus locales et en fait, souvent marginales.

Enfin, l'existence d'une métamachine n'implique pas que celle-ci soit incapable de gérer en son sein des spécificités, ou bien les différenciations de ses composantes. Son unité n'en reste pas moins néanmoins supérieure à ses divergences, au moins pour ce qui concerne l'essentiel de ses centres décisionnels.

3. Inversions des rapports au temps.

Les capacités croissantes de la métamachine sont entrées en résonance avec deux transformations des sociétés occidentalisées, qui ont accru considérablement l'aptitude de celle-ci à contrôler le réel.

La première est socio-économique, elle est la plus ancienne. Elle se réfère à l'évolution de la sphère financière, et à celle du capitalisme en général.

La seconde, plus récente, provient du domaine socioculturel. Elle se réfère à la modification organisée du rapport à l'Histoire.

Ensemble, ces deux transformations ont accru les performances de la métamachine, jusqu'à bouleverser les fondations du monde humain.

- La transformation socio-économique est un changement de nature du capitalisme, un système dont l'objet est le capital et le but, son accumulation.

À l'origine, celui-ci amassait des capitaux pour ensuite les investir sur des projets prometteurs. Après l'invention du système bancaire (XV^e siècle, Italie), le crédit a progressivement été généralisé (XIX^e-XX^e siècle) et la règle du jeu du capitalisme s'en est trouvée transformée au même rythme.

L'objet du nouveau système a consisté à déchaîner l'emprunt, si bien que le capital n'est plus, aujourd'hui, qu'une fraction marginale des capitaux partout investis. Ce phénomène est en effet général, il affecte aujourd'hui tous les acteurs sociaux : États, entreprises, particuliers. Et ce qui apparaît maintenant comme naturel n'a rien d'une évidence.

Un siècle en arrière seulement, aucun de ces acteurs n'avait un accès simple et immédiat au crédit, et presque toutes leurs activités s'organisaient bon gré mal gré sans dette.

Il est clair que cette évolution entretient une relation directe avec les progrès de la mécanisation du monde, comme avec celui l'avènement de la métamachine. Il s'agit dans les deux cas d'investissements coûteux qui avaient à être financés, ce qu'on fait plus rapidement moyennant l'emprunt qui est une création monétaire ex nihilo.

Si longtemps la métamorphose du capitalisme fut presque insensible, c'est, d'une part, que celle-ci s'est accomplie sur une durée de quatre siècles et, d'autre part, que ses aventures, kraks financiers mis de côté, furent plutôt gérées raisonnablement.

L'aversion au risque était alors plus faible, tout comme l'étaient les moyens techniques de la calculer, ceci explique en partie cela.

Le bouleversement du capitalisme est véritablement intervenu après les années 90, lorsque la dette a presque partout commencé d'être hors de contrôle.

Ce qui fut la conséquence des politiques prétendues néolibérales, mises en place dans les années 1980, et déployées dans le monde pour le conquérir, dans la foulée des déchéances des pôles du monde Communiste, en Chine (1981-84) et en URSS (1991) ; cf. constat 20 « mondialisation ».

Dès l'origine pourtant, il y a deux siècles environ, cette métamorphose constitua un changement phénoménal de paradigme.

- Le sens naturel des choses que le passé conduit au présent, qui ouvre sur un avenir en principe imprévisible car plutôt ouvert : ceci était la règle historique de l'humanité.

Avec le déchaînement généralisé du crédit, la direction de cette règle s'est inversée. Ce qui arrive maintenant a été prédéterminé par les emprunts d'hier, qu'il faudra rembourser demain quoi qu'il arrive. Avec la dette, on s'oblige en effet par avance à capter des gains futurs, selon les plans où la possibilité de changement est faible, quand elle n'est pas inexistante : tout dépend de l'intensité d'endettement, qui est aujourd'hui aussi forte qu'elle est universelle.

Nous vivons ainsi dans un monde dont la dette a mis en gage l'avenir, et où un futur prédéterminé s'impose au présent. Si bien qu'on peut conclure que *la flèche du temps a été inversée*.

Ce renversement a deux conséquences :

- une posture spéculative permanente, en miroir d'une absence de droit à l'erreur,
- un contrôle totalisant du réel, en miroir d'une restriction des libertés des populations.

Le crédit déchaîné induit l'instauration d'une posture spéculative permanente.

Avec l'emprunt, on joue à découvert : pour le rembourser, on doit estimer et prévoir des gains futurs, qu'on s'oblige par avance à capter. La contrepartie de cette posture est, de fait, *une interdiction au droit à l'erreur*. D'autant plus qu'en cas de défaillance, on ne dispose pas de l'argent que la dette a pourtant bien engagé.

Cette tension supplémentaire participe à l'interdiction d'un droit à l'erreur qui, en sens inverse, caractérisait le capitalisme traditionnel comme l'avenir lorsqu'il est libre de dettes.

Nous vivons ainsi dans un monde dont la posture est essentiellement spéculative et prédatrice à l'égard du futur.

Et la vérité est qu'il n'existe presque plus de capitalisme (mort il y a un siècle environ...), il ne s'agit souvent que de **CAPITALISME** : de la prédation spéculative, en lieu et place de l'investissement productif.

- L'interdiction du droit à l'erreur engendre la nécessité d'un monde toujours plus contrôlé, où les possibilités d'alternatives réelles sont peu à peu exclues. Parce que celles-ci n'ont pas été prévues, et que leurs effets seraient imprévisibles si on les laissait massivement advenir.

Voilà pourquoi aujourd'hui toutes les réalités (produits, services, logements, éducations, formations, etc.) sont massifiées, segmentées, ordonnées et contrôlées de manière croissante, toujours dans le sens de leurs uniformisations, qui va de pair avec leurs segmentations.

Dans ce cadre, les principes de mixité et de variété, qui font la richesse de toutes les choses, depuis toujours, deviennent peu à peu inexistante, autrement qu'à la marge. Chacun peut s'en rendre compte dans tous les domaines.

Ce que permet la métamachine, et qui répond symétriquement aux impératifs de son fonctionnement efficace. Cette conformation déterministe du réel permet en effet à un système spéculatif financé à crédit d'opérer sur des modalités mécaniques systématiques : ses opérations sont fluides et leur fréquence, accrue. On peut y accumuler des profits de manière aussi efficace que prévisible, si bien qu'en principe, les dettes contractées pour obtenir ces gains sont assurées d'être payées.

Dans cet univers de réalités uniformisées, l'opportunité de choisir doit être peu à peu réduite à néant. Qu'il s'agisse des consommations, des modes de vie, et plus généralement des destins des peuples, partout, les possibilités d'alternatives sont peu à peu confisquées chaque année davantage, ou bien elles sont rendues difficiles d'accès moyennant de multiples barrières ou contraintes socioéconomiques – c'est le cas typique des ghettos de riches, ou celui de la *gentrification* des périphéries des villes dont les classes populaires sont maintenant exclues.

En définitive, le coût fondamental de cette organisation du réel est un monde qui est à la fois étroitement prédéterminé et sur déterminé. Ce qui signifie, au fond des choses, que le monde où nous vivons devient de plus en plus rigide par ses infrastructures, et qu'il est donc géré comme tel à tous les niveaux.

- Cette organisation calculée du réel a été façonnée par la métamachine qui nous contient. Sa compétence est en effet de répéter les productions et les situations à l'identique, indéfiniment, de manière déterministe et calculable. Et sa pérennité, comme son efficacité, dépend de sa capacité à engendrer et maintenir un univers normatif sous tous les rapports : la métamachine fabrique un monde plus quantitatif que qualitatif, parfaitement adapté à un monde spéculatif financé à crédit.

De ce point de vue aussi, cet appareillage est incompatible avec la notion de Liberté, alors qu'il est cohérent avec un univers dont la posture est essentiellement spéculative, et calculatrice de ce fait.

En effet, la fiabilité d'un calcul prévisionnel dépend toujours des grands nombres auxquels il s'applique, car ceux-ci produisent de l'homogénéité et de la régularité. Alors que le singulier est hétérogène, et que son comportement est plus aléatoire.

Ainsi, la standardisation et la dimension quantitative sont les traits distinctifs du SIÈCLE DU CALCUL. Et finalement, nous avons été conduits à vivre dans un présent éternisé, c'est-à-dire un espace-temps privé d'avenirs. Dans ce monde, il n'existe plus vraiment de génération et de successions de générations. Il existe plutôt des versions des choses, sans doute bien tôt des êtres (cf. clonage, déjà engagé pour le règne animal et végétal...).

- Entre l'inversion de la flèche du temps, l'absence de droit à l'erreur, le contrôle étroit du réel, et la restriction des possibilités de choix, le crédit déchaîné joint aux capacités de la métamachine qui organise le monde contemporain, conduit à voir anéanties les possibilités d'alternatives vraiment différenciées ou aléatoires. Ainsi, en même temps que les degrés de liberté des populations, c'est bien le futur du monde qui a été volé au profit d'un éternel présent.

Mais le pire est pourtant ailleurs...

- **La transformation socioculturelle des sociétés occidentalisées** se réfère à une évolution du rapport à l'Histoire et à la profondeur du temps, le passé.

Depuis une génération, ces derniers sont devenus une sorte d'épicerie à légendes, comme les sources des discours falsifiés, des manipulations destinées à justifier un monde qui est énoncé, et doit être compris par les masses, comme étant sans alternatives.

Dans ce cadre, le passé devient, au choix, imaginaire, flou, confus, ou bien il est reconstruit de toutes pièces pour servir les nécessités spéculatives du présent.

Ces mystifications permettent d'argumenter de manière impérative que l'état présent serait la réponse positive et obligée aux acquis ou aux drames d'hier. Étant entendu que ces derniers sont présentés de manière tronquée, et qu'ils sont instrumentalisés dans un seul but : énoncer l'impossibilité de changer réellement l'ordre du monde, aussi bien que ses règles. Un impératif qui convient parfaitement à un univers dont l'avenir a été confisqué par le crédit déchaîné, et dont le présent est hautement contrôlé par une métamachine.

Les exemples types de ces mystifications sont la « mondialisation » promue au titre de sens impératif de l'Histoire, alors que sa consistance réelle a toujours été très faible (cf. ci-après) ; l'Union Européenne aujourd'hui souvent présentée comme étant la réponse au génocide juif – ainsi prostitué au regard de ce dont il parle en réalité ; la Nation postulée comme étant la source intrinsèque de toutes les guerres ; ou les traites négrières énoncées comme étant une infamie essentiellement Européenne. Quand on sait que cette affaire fut aussi bien Africaine qu'Arabe. Et que dans ce dernier monde, les esclaves y furent toujours castrés pour éviter qu'ils aient des descendants...

- La conséquence de ce changement du rapport à l'Histoire est une *deuxième inversion de la flèche du temps*.

Le passé est réfléchi, au sens propre et figuré, dans une Histoire aussi imaginaire qu'intéressée. Ici encore, c'est l'avenir qui disparaît. Le présent n'est plus que l'image d'un passé falsifié de manière aussi vile qu'intéressé.

Ce passé imaginée n'obéit qu'aux impératifs spéculatifs d'un monde où la possibilité d'un futur ouvert est anéantie.

Une mémoire corrompue garantit la réalisation d'un avenir fermé par ceux qui falsifient l'une pour mieux tenir les clés de l'autre.

Si l'on veut bien considérer que l'Histoire est la racine de nos esprits, la confiscation du passé qui s'opère chaque année davantage est probablement la dimension la plus dangereuse du SIÈCLE DU CALCUL. Elle compromet, à la racine, la possibilité d'un changement de direction du monde où nous sommes. Puisqu'ainsi, ce sont les bases avérées d'une contestation possible qui sont sapées.

- Les auteurs et promoteurs de ces évolutions socio-économiques et culturelles sont des *globalisateurs*. Ils constituent en pratique seul et même monde. Ces personnes se caractérisent en effet par une *structure de pensée identique* - celle qui inverse la flèche du temps à leur profit -, une aptitude qui est indépendante de leurs domaines d'appartenance (économie, politique, culture, etc.).

Leur aptitude à inverser la flèche du temps s'explique par leur position de pouvoir dans ce monde : en définitive, la métamachine financée à crédit n'est qu'un casino temporel au service de leurs spéculations.

Les globalisateurs sont un monde dans le monde, celui des postes de direction de la métamachine, qui relève pour le moment encore d'une *aristocratie émergente*. Puisqu'on ne connaît pas de lieu de pouvoir qui ne finisse par produire ses représentants - et la métamachine en est un, de premier ordre -, l'aristocratie des globalisateurs est tôt ou tard amenée à se constituer en tant que telle.

C'est une simple question de temps, mais aussi d'institution nouvelle, dont la fonction sera de gérer l'argent du monde.

Il existe, à ce propos, des distinctions parmi les globalisateurs. Ceux issus des milieux économiques asservissent leurs confrères des sphères politiques et culturelles. C'est un effet de système qui se passe largement de conjurations, car ce sont toujours les premiers qui financent les projets des seconds. Et cet asservissement s'accroît à mesure que les États délaissent leurs missions régaliennes historiques au terme des politiques de déréglementations, pour se cantonner à un rôle de gestionnaires locaux intégrés par la métamachine à un niveau d'organisation supérieur.

Ainsi, le monde est laissé à la discrétion croissante des spéculations conçues par des globalisateurs à l'échelle de la métamachine, qui est aujourd'hui celle de la planète. Leur propos n'est pas plus l'intérêt général que le bien-être des populations : le profit est le seul objectif de nos nouveaux maîtres, leur contrainte est, par le crédit, l'impossibilité du droit à l'erreur. Et, pour ce qui concerne le reste des populations, leur préoccupation essentielle est d'interdire la remise en cause de leurs plans. Pour le simple motif que, eux-mêmes, ils ne peuvent y procéder, puisque leur occupation principale consiste à concevoir et mener ces spéculations...

4. Un monde carcéral

Au terme de cette double inversion de la flèche du temps, que reste-t-il du monde ?

Un univers consumériste et spéculatif, hautement contrôlé et calculé en permanence parce que nous définissons comme une métamachine, dont c'est à la fois la fonction et l'impératif.

Son métier, pourrait-on dire, est d'interdire les écarts et les ouvertures par rapport à ce qu'elle doit organiser au mieux des intérêts du consumérisme.

Et plus généralement de satisfaire aux spéculations d'un capitalisme transformé en CAPITALISME aux mains de globalisateurs.

- Aussi effrayant que cela semble, le monde moderne peut être représenté de manière *géométrique*.

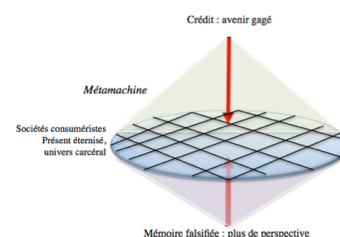
Sa perspective, le futur, a été anéantie par le crédit, et son ombre, l'Histoire et le passé, est falsifiée au gré de circonstances intéressées.

Si bien que l'univers où nous vivons peut-être figuré comme un disque flottant en apesanteur au sein d'un *présent éternisé*.

Ce qui s'y produit n'a ni passé authentique, ni avenir décidable. Il ne doit plus s'y passer d'imprévus qui n'aient été calculés. Tout le reste y est planifié de manière répétitive, intéressée, et donc intensément contrôlée.

Il s'agit d'un monde qui tend à devenir carcéral, car sous tous les rapports, il est en réalité refermé sur lui-même dans un présent éternel.

C'est donc à tort qu'on ne plaint aujourd'hui de cet étrange *désenchantement du monde* : celui-ci résulte des postures envers le futur et le passé, qui ont été créées de toutes pièces à des fins intéressées. Quel espoir, en effet, peut bien susciter un monde sans racines ni perspectives, en particulier chez ceux qui n'ont rien ? Le passé ne leur a pas été profitable et maintenant, le futur, ne leur promet plus rien...



- Dans cet univers confiné, les idées mêmes de Démocratie ou de Liberté n'ont plus vraiment de sens. L'avenir a été pré déterminé et le passé est l'instrument falsifié du présent, la seule chose qu'il reste à faire est d'adapter les populations à une existence évidée de sens et de significations. Beaucoup des dirigeants actuels, dont on veut encore croire qu'ils représentent leurs concitoyens, passent en réalité leur temps à leur tenir des discours insensés au sens propre. Il s'agit de *bruits* répétitifs dont l'effet est d'acclimater les populations à leur sort, et qui sont conformes à l'univers où ils les tiennent : un monde dans lequel plus rien n'est vraiment sujet à discussion.

Là encore, c'est un effet de système : les hommes de pouvoir sont toujours l'incarnation des modalités de fonctionnement d'un monde.

Aujourd'hui, nous avons affaire à des globalisateurs qui n'ont rien à dire, puisqu'ils n'ont plus vraiment de décisions à prendre. Les calculs de la métamachine financée à crédit se chargent de leur indiquer ce qu'ils doivent penser et faire, sans qu'ils ne puissent l'exposer clairement.

Sinon, c'est moins leurs impuissances individuelles qu'ils devraient énoncer, mais à quel point, *qu'ils le veuillent ou non*, ils portent la parole d'un univers totalisant et totalitaire. Parce qu'il est à la fois globalisant (moyennant la métamachine), et d'une précision de calcul toujours plus élevée. Le global devient toujours totalitaire dans la précision...

Au SIÈCLE DU CALCUL, les peuples sont dirigés par des *ventriloques*.

- La manifestation la plus commune de cette dépression démocratique est la destruction générale de la langue, de la pensée et du sens qui s'opère depuis trois décennies.

La Démocratie est, par excellence, le règne de la Parole : la détruire revient à anéantir son expression.

Cette destruction est pourtant réalisée par la diffusion d'un prêt à penser et d'éléments de langage, ainsi que par un foisonnement d'expressions floues ou toutes faites, aussi vides que paradoxales, qui sont inventées au gré des circonstances qu'impose un présent éternisé.

Il s'agit de *formes de langage* qui sont à l'image d'un monde mécanisé, et dont le point commun est de *dire sans dire* – « sans emploi » ou « SDF », plutôt que « chômeur » et « clochard », en sont des exemples classiques.

Cette langue informatique n'a qu'une fonction, celle d'un signal itératif vide de significations précises, dont la répétition publicitaire vise à hypnotiser les populations. C'est ici un effet de résignation obtenu par accoutumance.

Les discours qu'elle permet font en sorte que les populations se soumettent à leurs situations et à l'état présent des choses, sans pouvoir réellement penser à une alternative, quoi qu'elles vivent en réalité.

Les complices de cette destruction intéressée sont, souvent malgré eux, les médias grand public, car leurs ressources publicitaires dépendent de la métamachine, de la même façon que leur modèle économique est aligné sur ses règles d'agréations uniformes (lectorats, points de vues, etc.).

Une uniformisation qui se favorise en rien la possibilité d'informer des lectorats homogénéisés de versions alternatives du monde qui pourraient, certes, les déranger ou les ennuyer, mais tout aussi bien transformer leurs regards sur l'état des choses ! Ceci pour dire, également, que les mass-médias n'ont pas essentiellement besoin d'être « vendus » pour se retrouver néanmoins compromis.

Au SIÈCLE DU CALCUL, les médias sont pour l'essentiel la 4^e expression du pouvoir, plutôt qu'un supposé 4^e pouvoir indépendant. Dans ce cadre, la profession d'informer fait ce qu'elle peut... et elle peut de moins en moins. Ce qui finalement lui vaut un discrédit général.

Ils sonorisent la métamachine au travers de la répétition de messages creux qui obtiennent la soumission des peuples, car c'est toujours en abrutissant les cervelles qu'on affaiblit les consciences et les cœurs.

Ceci a été démontré scientifiquement de longue date : parlez, par exemple, de la vieillesse à une jeune personne pendant quelques heures, vous la verrez ensuite se comporter lentement ; précisément comme si elle était concernée par cet âge avancé.

5. Des sociétés criminogènes

La métamachine spéculative où nous vivons produit un monde si carcéral que, en Occident en particulier, nous assistons à l'explosion de phénomènes sociaux pathogènes. Ce sont les conséquences psychologiques et sociales d'un univers machinal, dont voici les principaux effets. Ils sont, ici, résumés à l'essentiel (*et développés sur www.lesnouvellesdufutur.fr, de même que leurs articulations avec les caractéristiques de la métamachine*) :

- **une posture paranoïaque comme mode de vie de la plupart des gens**, qui produit des foules solitaires. C'est ici la conséquence d'un univers spéculatif et calculateur générant des agrégats d'individualités.

Autrement dit, des personnes séparées par leurs méfiances réciproques, au sein même de leurs groupes d'appartenances.

Puisque celles-ci évoluent dans un monde d'intermédiations de procédures et de machines, au sein duquel le rapport à l'Autre est dégradé, quand il n'est pas aboli – cf. plus haut. Le prétendu hédonisme égoïste, qui disparaît partout aujourd'hui (!), n'a joué presque aucun rôle dans la solitude qui marque le monde contemporain...

- **un univers générateur de violences personnelles et interpersonnelles**. Dans l'espace concentrationnaire où nous sommes, les « honnêtes gens » et les « populations crapuleuses » se retrouvent finalement d'accord pour dérégler la seule chose qu'il reste pour ce faire : eux-mêmes. Ce qu'ils accomplissent par leurs interactions (incivilités, délits, crimes) et/ou des comportements suicidaires (alcool, médicaments, drogues, jeux). Les plus pauvres des criminels ne sont, souvent et en réalité, qu'à l'avant-garde de ces dérèglements dont le nombre explose pour ce seul motif.
- **une disparition progressive des libertés civiles et d'opinions**. Entre l'impossibilité organisée de contester un monde quadrillé par une métamachine, et les désordres que provoquent les comportements mortifères de foules enfermées dans cet univers, la disparition progressive des libertés civiles et d'opinions s'impose d'elle-même.
Il s'agit de la solution naturelle qui permet à la fois de forcer l'absence de débats démocratiques et de contenir tant qu'on peut les dérèglements civils croissants, qui parlent autant de désordres que de volonté de prendre des libertés là où elles peuvent être encore prises – chez les plus jeunes, en particulier.

- **une dépression démocratique.** Dans un monde sans avenir ouvert, au sens propre et figuré, et dont le passé est troublé à dessein, la question du choix politique disparaît. Pas seulement parce qu'on l'y a progressivement interdit, mais parce qu'elle ne s'y pose plus. L'évanouissement du sentiment démocratique va de pair avec la disparition d'une perspective temporelle : plus de choix, plus de votes... Ici réside la cause profonde des abstentions croissantes à toutes les élections. Sans évoquer le fait que celle-ci peut, par ailleurs, être organisée à dessein par la représentation de choix obligés.
- **une communautarisation de populations** non conformes aux impératifs de la métamachine, comme à ceux d'un présent consumériste éternisé : traditionalistes, immigrés, homosexuels, islamistes, etc.
- **une compression politique des populations les plus attachées à leurs histoires,** qui induit le développement artificiel des extrémismes politiques et sociaux. Ces groupes sociaux acceptent leurs marginalisations au prétexte de leurs différences. Néanmoins, leurs revendications culturelles prenant une tournure identitaire, ils se retrouvent en réalité enfermés dans leurs particularismes, car ceux-ci sont sans cesse caractérisés et opposés (et ce qui relève, en réalité, d'une persécution douce et non dite). En contradiction, en France, des principes fondateurs de la République, qui ne voulut accepter aucun intermédiaire entre l'individu et l'État, afin que naisse une nation pacifiée faite d'un seul corps.
- **le retour du fait religieux au premier plan des débats publics,** dans un cadre polémique, pour ne pas dire vindicatif. En dernière analyse, l'univers traditionnel des religions et le SIÈCLE DU CALCUL se heurtent sur une question aussi centrale qu'abstraite : le rapport au futur, qui peut-être l'avenir, comme l'au-delà... Cette question de l'au-delà est historiquement le domaine réservé des religions. C'est ce domaine que la métamachine a néanmoins fait sien, mais à sa manière, puisqu'elle interdit qu'on y songe véritablement, au stade simplement d'une existence terrestre !
- **un esprit de jeu permanent** (impliqué par l'essence spéculative du SIÈCLE DU CALCUL), qui devient le levier de valorisation et de développement de toutes les activités. Motif pour lequel les mécanismes de jeu se développent partout, sous toutes les formes, dans tous les domaines.
- **l'irresponsabilité instituée des êtres.** En lieu et place de l'idéal du héros antique ou de celui du saint, plus récent, l'idéal de l'Homme moderne est aujourd'hui représentée par la figure du pantin. *Celui qu'on dénomme improprement le antihéros,* pour ne pas se faire trop peur. C'est un personnage qui se répand partout (cinéma, roman, etc.), et qui n'est jamais que la conséquence ultime d'un monde mécanisé : il en est la simple prothèse biologique. Si les enfants du SIÈCLE DU CALCUL sont pour beaucoup d'entre eux des pantins, c'est que leur Roi est la *Norme* (qu'impose la métamachine), quand *l'anonymat* est leur Reine, comme effet de la standardisation que cet univers provoque à tous les niveaux.

La norme et l'anonymat ne peuvent, en effet, que (re) produire que des masses d'êtres asservis...ou bien, en sens inverse, un petit nombre d'êtres d'un niveau de conscience très élevée, car ceux-ci se sont construits dans une opposition radicale à un monde qui ne serait qu'une machinerie dont ils seraient les rouages vivants.

- **la perversité de l'ordre spéculatif.** La règle non dite de ce monde est que plus une personne dispose d'aptitudes spéculatives, que celles-ci soient économiques, intellectuelles ou relationnelles, plus elle occupe d'une position sociale élevée. En sens inverse, les pauvres et les démunis sont souvent des êtres seulement capables de calculs élémentaires, ou bien plus faiblement aptes pour des activités intellectuelles. Ce qui donne, par conséquent, la clé de la progression sociale dans cet univers : soyez spéculatifs, ou à défaut, prenez l'air de l'être ! Et cet ordre non-dit du monde est, en définitive, la cohérence ultime d'un monde mécanisé centré sur une posture spéculative à l'égard du futur.

- **une paupérisation créative.** Au regard des époques précédentes, chacun remarquera qu'il ne s'invente, aujourd'hui, plus grand-chose de très neuf dans beaucoup de domaines. Motif pour lequel le patrimoine culturel existant est toujours plus surexploité... Cette paupérisation créative est la conséquence d'un monde sans avenir, ordonné par une métamachine dont le propos est de veiller à reproduire du même, y compris en variant les versions de ses productions, indéfiniment mais toujours à la marge.

En dernière analyse, cet état de fait est (peut-être)... l'espoir suicidaire de notre époque. Le monde Romain, Arabe (au temps de sa splendeur), le Japon et la Chine historiques (idem) n'ont pas connus d'autre cause à leurs déchéances : à la fin, toutes leurs productions se dévalorisaient et elles furent abandonnées par leurs populations – mais ces déchéances demandèrent du temps, de un à trois siècles.

- *Etc. voir, www.lesnouvellesdufutur.fr*

6. Les Pouvoirs contre les peuples.

Du fait de l'extension de la métamachine à l'échelle du monde, à partir du milieu des années 1980 et 1990, les globalisateurs ont pu réaliser l'une des plus grandes escroqueries idéologiques du siècle, celle qu'on connaît sous le terme de « mondialisation ».

Ce processus n'aurait pu avoir lieu sans les capacités technologiques croissantes de la métamachine. Il fut engagé après la réforme du monde Communiste (Chine, 1981-84), et amplifié après sa chute (URSS, 1991), au service d'un capitalisme transformé en CAPITALISME.

En pratique, cette transformation a consisté au transfert massif d'activités productives occidentales dans le Tiers-monde (et ensuite, vers l'Europe de l'Est post-communiste), où l'on a pu réaliser des écarts de marges considérables, par des économies sur le coût du travail et celui des systèmes sociaux et étatiques exotiques. Ces écarts étaient nécessaires au paiement des dettes contractées pour mener à bien ces délocalisations, elles-mêmes destinées à accumuler des profits spéculatifs colossaux.

Ces pays conquis par la métamachine en ont retiré un profit certain (tout en devant se soumettre à sa loi, d'origine occidentale...). De la même manière, une autre partie de cette « globalisation » a induit un développement international positif pour certaines entreprises, souvent les plus importantes.

Toutes les autres, pour des motifs de compétitivité et de coûts, ont été contraintes de suivre le mouvement, en abandonnant peu ou prou leurs ancrages locaux historiques, laissant derrière elles des territoires dévastés par abandon. Là où des populations entières ont été crucifiées dans le silence organisé sur leurs sorts. Alors qu'on détruisait leurs mondes, les peuples occidentaux ont été livrés à leurs sorts. Ils ont été précarisés, paupérisés, et mis au chômage. Leur seule compensation fut la promotion d'une idéologie libérale libertaire intéressée (selon l'analyse et l'expression de Michel Clouscard). Sur fond de discours universalistes, on leur a parlé de « société postindustrielle », de « tolérance », d'« ouverture », de « diversité », de « mondialisation heureuse », et d'autres propos *miranculeux* du même genre.

Ce fut le départ du temps des droits à tous sur tout, sauf ceux de travailler et d'espérer mener une vie décente – et ce temps-là, nous y sommes un peu plus tous les jours.

Il y a eu, dans ce domaine, un partage des tâches au sommet du pouvoir. Que cette répartition ait été délibérée ou non, le résultat est le même : à la Droite, la gestion du réel et la focalisation sur la globalisation socio-économique ; à la Gauche, la gestion des esprits, et la focalisation sur l'abandon de l'enracinement sociopolitique et historique des populations.

Entre les deux depuis 30 ans, l'essentiel de la compétition s'est résumé à la revendication *d'être moderne ou pas*. Dans un monde sans avenir décidable, ni passé authentique, le seul levier de compétitivité sociopolitique lors des élections est le registre du modernisme...

Ce qui constitue un levier parfaitement cohérent avec une existence menée dans un présent éternisé. Et que, d'ailleurs, la Gauche a récemment souvent mieux compris que la Droite, mais c'était aussi la conséquence lointaine de son historique révolutionnaire, tout autant oublié... Quand il ne reste que du présent, la seule posture qui vaille est d'être moderne ; les autres sont hors-jeu avant même qu'elles ne soient formulées. C'est-à-dire, en termes courants, ringardisées.

Chiffres à l'appui, cette « mondialisation » n'a pourtant jamais eu d'existence réelle : en 2012, moins de 3 % de la population mondiale est immigrée, et pas plus de 4 % pratiquent le tourisme (8% en France, 5^e puissance mondiale). Depuis la déchéance du monde Communiste (1991), les seules choses qui ont été mondialisées sont en réalité le capital (ses dettes) et ses productions. Et les vertus de la prétendue mondialisation ne sont, ici, que des effets de langage : presque aucun des arguments censé la valoriser, ou la justifier, n'est fondé en réalité. Pas même celui consistant à prétendre que l'importance d'une zone économique fait sa force : depuis toujours, c'est la force qui fait la taille, et non l'inverse.

En réalité, toute l'idéologie de la mondialisation relève de mensonges pervers :

- L'objectif des discours universalistes est de disqualifier l'attachement patriotique dans ce qu'il a de positif (appartenir à une culture et à une Histoire ; être enraciné), car celui-ci est contraire à la réalisation de cette « mondialisation » falsifiée. Par ailleurs, un monde spéculatif n'a que faire d'être enracinés, car ceux-ci s'opposent, par construction, à l'esprit de spéculation.

L'abandon de ce sentiment patriotique a été énoncé comme un impératif moderne, presque messianique, quand le refus d'y consentir, a été stigmatisé comme la manifestation d'un nationalisme *forcément belliqueux*. Alors qu'il ne s'agissait que de rendre possible une opération spéculative d'échelle mondiale, d'interdire sa critique objective, ou qu'on en modère les effets toxiques. Ce qu'en principe des sociétés démocratiques devaient permettre...

- Par la triple destruction du rapport au temps, de la langue et de l'attachement patriotique, beaucoup des élites dirigeantes contemporaines se sont acharnées à procéder à un *déracinement psychologique* des populations, dont la « mondialisation » est le point de cristallisation. À cette occasion, ces élites ont servi aux peuples une propagande universaliste destinée à dévaloriser leurs mondes *par différence*, semant ainsi la confusion dans les esprits. Ce fut une véritable opération de déstabilisation psychologique au terme de laquelle les populations ont perdu leurs estimes, leurs acquis, repères et perspectives, qu'il s'agisse de cultures, de modes de vie ou d'emplois. En définitive, la confusion des esprits a servi la fusion des systèmes socio-économiques, elle-même servant une spéculation d'échelle mondiale qui était, il faut le redire, le seul et unique but.

Aujourd'hui, alors que la crise née en 2007-2008 a exposé l'échec effrayant de cette « mondialisation », les mêmes prétendent que cette faillite tient à ce que celle-ci n'a pas été achevée. Les globalisateurs auteurs des désordres actuels (...) prétendent en effet qu'il faut aller plus loin dans l'intégration socio-économique et politique du monde.

Ce discours relève autant du déni d'un échec avéré que d'une posture typiquement spéculative, où c'est bien évidemment le coup d'après qui doit toujours tout arranger.

On nous parle ainsi de la naissance annoncée d'un « monde nouveau », sans préciser qu'il procéderait de l'exécution suicidaire du précédent : la prétendue nouveauté est en réalité un appel à l'acceptation du sacrifice de peuples entiers.

- **En lui-même, le discours universaliste actuel est par ailleurs un contresens.**

Ce dont les classes dirigeantes sont très souvent informées. Partout et toujours, l'Histoire a montré que l'universalité résultait d'une singularité extrême. Shakespeare est Anglais, Descartes est Français, comme Léonard de Vinci est Vénitien.

Aucun d'eux ne peut prétendre à la culture de l'autre, et si tous ceux-là ont pourtant touché à l'universel, c'est en allant au bout de leurs singularités, en étant profondément enracinés dans leurs conditions culturelles et historiques d'alors.

Il en va de même pour les Nations, sur le plan socio-économique en particulier. Leurs monnaies, leurs lois et habitudes spécifiques sont avant tout des outils de régulation des tensions naissant de leurs rencontres avec d'autres ensembles humains dotés de systèmes culturels différenciés qui, avec leurs forces et faiblesses, font des tout cohérents.

Lorsque ces outils sont altérés ou disparaissent, ce que produit la « mondialisation », ces systèmes se retrouvent placés en confrontation directe. Dès lors, ils ne disposent plus de barrières de régulations de leurs relations. Il était, par exemple et en résumé, absurde de fusionner dans la zone Euro l'huile d'olive et les vins Grecs avec l'automobile Allemande : étant donné le rapport de valeur ajoutée, c'était l'assurance que les seconds prendraient l'ascendant sur les premiers, ce qui s'est produit, sans que ceux-ci n'y puissent rien, sauf les maudire.

L'universalisme mondialisé est l'annonce de la guerre qui vient.

- Pourquoi l'escroquerie de la « Mondialisation » a-t-elle réussi et peut-elle aboutir ?

Dans un univers déréalisé tel que le nôtre, le discours devient performatif : énoncer avec assez de puissance et d'autorité suffit à donner à la réalité le visage qu'on lui prête, quand bien même serait-il fantaisiste (entre 1763 et 1770, avec les Physiocrates, la France a déjà connu une hallucination de ce genre, qui devait induire la Révolution).

Ensuite, compromissions mises de côté, peu de personnes peuvent penser qu'ils ont raison contre l'esprit du temps, ou ce qui leur est présenté comme le sens impératif de l'Histoire.

Enfin, en dernière analyse, une population ne peut pas imaginer qu'elle sera trahie par ceux à qui elle a confié sa souveraineté. Ici en France, entre le général de Gaulle et le maréchal Pétain, nous sommes assez bien renseignés sur ce type d'événement impensable. Après 2005 d'ailleurs, avec le piétinement du résultat du Référendum rejetant le Traité Européen – une forfaiture passée sous silence –, la démonstration a été faite que, pour certaines nos élites, le choix démocratique d'un peuple n'irait modifier en rien la marche de l'ordre globalisé.

- Sur la période 1980-2014, la faute de beaucoup des élites dirigeantes contemporaines a été gravissime. Dans le monde, on peut presque tout perdre sans rien risquer de très grave : ce qu'un homme a fait, un autre peut le défaire. En revanche, détruire une identité et un sentiment d'identité, ce qu'on appelle aujourd'hui une « perte de repères » par un doux euphémisme, interdit à la racine de faire et défaire. Parler de faute gravissime n'est pas un mot en l'air.

Une bonne partie des élites dirigeantes mérite une sanction bien plus sévère que celle qui frappa, à la Libération, des responsables politiques et administratifs rendus indignes par la Collaboration.

On ne peut, en effet, évoquer en défense de ces élites leur inconscience ou leurs incompétences : dans un univers mécanique et calculateur, la conséquence générale de toute décision est parfaitement prévisible, et prévue.

C'est uniquement le sentiment d'irresponsabilité et d'anonymat relatif et propre à tout univers machinal, qui a permis de faire comme si de rien n'était.

7. Des nouvelles du futur...

Les structures actuelles du monde permettent d'entrevoir la réalité de ses enjeux géopolitiques, dont le dossier Ukrainien n'est, aujourd'hui, qu'une illustration. C'est ici encore la cohérence d'un univers machinal : ses objectifs et ses finalités sont des conséquences mécaniques, des effets de systèmes qui échappent aux décisions individuelles de ses acteurs. Voici quels sont ces principaux enjeux...

À suivre sur www.lesnouvellesdufutur.fr

Pour clore cet aperçu, et critiquer son propos de manière trop simple, on pourra toujours prétendre que ce monde devient de plus en plus riche *globalement*. Alors, après tout, les travers du monde contemporain ne seraient peut-être que le prix à payer de cette amélioration générale...

Même en faisant preuve d'une curieuse indifférence envers les souffrances humaines massivement constatées partout, on oublierait par la même que, d'une part, que cette richesse se concentre dangereusement sur les classes dirigeantes, d'autre part, qu'elle résulte aussi d'une croissance démographique qui n'a pas de rapport linéaire avec sa prospérité.

En définitive, cette accumulation exponentielle richesses n'est que le résultat d'un monde formaté en métamachine : la production de valeur y devient industrielle.

Ceci pour dire que la richesse n'est pas, et ne peut pas être, le critère essentiel susceptible d'établir la qualité avantageuse d'un monde.

On dira, également à juste titre, que cette époque produit aussi énormément d'innovations et de progrès techniques.

Cette vision rééquilibrée des choses ne manquerait pas d'interpeller les pauvres, que la métamachine spéculative produit aujourd'hui en masse... la réalité des choses est que l'inventivité est rarement libre, elle procède plutôt du dépassement de contraintes. Ces progrès dont on parle, résultent souvent aujourd'hui d'un univers technique placé dans un carcan implacable où règnent des désordres permanents, rien de plus...

L'argument du foisonnement d'innovations est si peu fondé, qu'on pourra finalement se souvenir utilement que la « Belle époque » et les « Années folles » furent aussi très inventives. Ce qui n'empêcha en rien les catastrophes de 1914-18 et 1939-45, dont l'Europe ne s'est jamais remise.

L'innovation ne peut donc, elle aussi, constituer le critère essentiel pour établir l'excellence d'un monde. Sinon, il faudrait pareillement conclure que les régimes guerriers sont souvent préférables, puisque l'Histoire a montré que cette intensité d'innovation est particulièrement élevée en temps de guerre...

La suite sur www.lesnouvellesdufutur.fr

Charles DARAYA, juin 2014.
charlesdaraya@outlook.fr
www.lesnouvellesdufutur.fr

Sommaire (rappel)

1. La mécanisation du monde
2. Le Siècle du Calcul
3. Inversions du rapport au temps
4. Un monde carcéral
5. Des sociétés criminogènes
6. Les Pouvoirs contre les peuples
7. Des nouvelles du futur...

Bibliographie abrégée, par thèmes d'analyse :

- La Démocratie Athénienne, *Morgens-Herman Hansens, Les Belles Lettres, 1993*. Alcibiade, *Jacqueline de Romilly, Fallois, 1995*. Les Politiques • Étique à Nicomaque, *Aristote, GF Flammarion, 1999 et 1998*. Le Prince, *Nicolas Machiavel, (1532), Folio, 2007*. Spinoza, œuvres complètes, *La Pléiade, 1955*. Discours sur la servitude volontaire, *Étienne de la Béotie (1549), Mille et Une nuit, 1997*. Propos sur les pouvoirs, *Alain (1906), Gallimard, 1985*. La société contre l'État, *Pierre Clastres, Éditions de Minuit, 1974*. <http://etienne.chouard.free.fr/Europe>, ou <http://www.le-message.org/>
- Dynamique du capitalisme • L'identité de la France, T1, *Fernand Braudel, Flammarion, 2008*. L'éthique Protestante et l'esprit du capitalisme (1904), *Max Weber, Poche, 1989*. Les Trente Glorieuses, *Jean Fourastié, Hachette, 1979*. Les ventres de Paris • La fin des corporations, *Steven L. Kaplan, Fayard, 1988 et 2001* • Le complot de famine, *Éditions de l'EHSS, 1995*. Brève Histoire de l'Euphorie Financière, *John Galbraith, Seuil, 1992*. Accounting for growth, *Terry Smith, Random House, 1992*. Freakonomics, *Steven D. Lewit, Denoël, 2006*. La crise : des subprimes au séisme financier planétaire, *Paul Jorion, Fayard, 2008*.
- Propaganda, *Edward Bernay (1928), 2007*, Zones Story Telling, la machine à raconter des histoires, *Christian Salmon, La Découverte, 2007*. La fabrication du consentement, *Noam Chomsky, Agone, 2008*.
- La Société du Spectacle (1967) • Commentaires sur la Société du Spectacle, *Guy Debord, Gallimard, 1988*. Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations, *Raoul Vaneigem, Gallimard, 1992*. Vivre et penser comme des porcs, *Gilles Châtelet, Gallimard, 1999*.
- Le capitalisme de la séduction, *Michel Clouscard, Éditions Delga, 2009*. Néofascisme et idéologie du désir, *Michel Clouscard, Éditions Delga, 2008*. Le complexe d'Orphée, *Jean-Claude Michéa, Climat, 2011*. Les mystères de la Gauche, *Jean-Claude Michéa, Climat, 2013*. La culture du narcissisme, *Christopher Lash, Champs Essais, 2008*. La révolte des élites, *Christopher Lash, Champs Essais, 2008*.
- La Chute finale, *Emmanuel Todd, Robert Laffont, 1976* • Après l'Empire, 2002, *Gallimard* • Le mystère Français, *Seuil, 2013*. La guerre selon Charlie Wilson, *George Crile, Metropolitan Books, New York, 2001*.
- Révélation\$, *Denis Robert, Les Arènes, 2001*. Des sujets interdits, *Dominique Lorentz, Les Arènes, 2007*. Pétrole, la guerre d'un siècle, *William Engdahi, Jean-Cyril Godefroy, 2007*.
- Le déni des cultures, *Hughes Lagrange, Seuil, 2010*. La régulation des pauvres, *Serge Paugam, PUF, 2013*.
- Le monde chinois, *Jacques Gernet, Armand Collin, 2007*.
- Histoire de la Suisse, T1-T5, *Walter François, Alphi, 2001*.

Note : les notions et concepts : métamachine, siècle du calcul, capitalisme, globalisateur, déracinement psychologique, sont spécifiques à www.lesnouvellesdufutur.fr. Leur reprise est autorisée sous réserve de citation.